

**EDDY L. HARRIS**

**Le Mississippi  
dans la peau**



LIANA LEVI

RTBF « deux voyages extraordinaires », par Michel Dufranne, le 27 septembre 2021

[https://www.rtbf.be/auvio/detail\\_deux-voyages-extraordinaires?id=2814623](https://www.rtbf.be/auvio/detail_deux-voyages-extraordinaires?id=2814623)

France Musique « la quatre saisons n'est pas qu'une pizza », par Saskia de Ville, le 28 septembre 2021

<https://www.francemusique.fr/emissions/la-quatre-saisons-n-est-pas-qu-une-pizza/eddy-l-harris-je-voyage-souvent-pour-aller-a-l-opera-c-est-une-bonne-maniere-de-decouvrir-une-ville-98601>

France 3 Nouvelle Aquitaine journal 19/20, le 25 septembre 2021

<https://www.youtube.com/watch?v=KePZMa1tlBw>



CULTURE



Extrait du film  
*Hopelessly Lost*,  
du Géorgien Georgy  
Danelia. Basé  
sur *Les Aventures  
d'Huckleberry Finn*,  
de Mark Twain,  
il a été tourné en  
1972 à Moscou.

LES MYTHES  
DU MISSISSIPPI

Berceau des rêves de l'Amérique, le Mississippi a été décrit et fréquenté par les grands écrivains du pays. Peu l'ont connu aussi intimement qu'Eddy L. Harris, qui l'a descendu deux fois à la rame. La parution de son récit «Le Mississippi dans la peau» offre l'occasion de repartir sur un fleuve superbe et destructeur, avant lui magnifié par Mark Twain, William Faulkner ou Herman Melville.

Par Adrien Gombeaud

Du nord au sud des États-Unis, des portes du Canada au Golfe du Mexique, s'étire le Mississippi. Il irrigue dix États et des cités comme Minneapolis, Saint-Louis, Memphis ou La Nouvelle-Orléans. Miroir de l'Amérique, il est aussi une artère de sa littérature.

À la fin des années 1980, Eddy L. Harris a descendu le fleuve seul, en canoë. De cette aventure, il a tiré *Mississippi Solo*, un livre écrit à la pagaie, devenu un classique des récits de voyages. Trente ans plus tard, l'écrivain américain, installé à Pranzac en Charente, décide de repartir sur ce fleuve, toujours à la rame. Paru en cette rentrée, *Le Mississippi dans la peau* (1) propose moins une suite qu'un codicille à son précédent ouvrage.

Ensemble, les deux textes décrivent une nation à trois décennies d'intervalle et un homme à deux étapes de sa vie. L'histoire d'un retour aux sources. «J'ai d'abord eu un rapport très concret avec le fleuve, explique l'écrivain. Je

RIA NEWSTWAG - IMAGES





suis né à Indianapolis mais j'ai grandi à Saint-Louis. Aussi, j'ai toujours connu ce fleuve à travers les promenades de mon enfance. Ce n'est que plus tard, à l'école, que j'ai découvert les livres qu'il a inspirés.»

Le Mississippi «littéraire» couvre essentiellement la partie inférieure du fleuve. Son nom éveille moins les glaces du Nord que les charmes moites du Sud profond. Eddy L. Harris voit là un facteur historique autant que géographique. «Les pionniers ont traversé le pays à partir de Saint-Louis, et donc du Sud. Dans sa partie nord, le fleuve n'a rien de bien spectaculaire. Il s'apparente plus à une succession de lacs qui traversent des villes et longent des routes... Puis, passé Memphis, il s'éloigne enfin de la civilisation pour épouser le mythe sauvage et les paysages qui font toute son aura. Par ailleurs, les romans de Mark Twain décrivent le Mississippi du Sud, pas celui du Nord.»

#### DE MARK TWAIN À TWAINLAND

Aucun écrivain n'aura autant popularisé le mythe d'un fleuve que Mark Twain. Selon Jean-Loup Bourget qui a enseigné la littérature américaine à la Sorbonne Nouvelle, Twain «est intimement lié à l'image du Mississippi, tant par son récit autobiographique "La Vie sur le Mississippi" que par ses best-sellers "Les Aventures de Tom Sawyer" et "Les Aventures d'Huckleberry Finn"». Parus en 1876 pour le premier et 1886 pour le second, les deux volumes ne sont pas de même nature : «"Tom Sawyer" s'inscrit dans la tradition de la description "pittoresque" du Mississippi. Œuvre plus profonde, complexe et ambiguë, "Huckleberry Finn" traite notamment de la question du racisme et de l'esclavage, par le biais de l'amitié entre Huck Finn et Nigger Jim, un esclave fugitif. On peut regretter que la cancel culture n'ait rien compris aux riches ambiguïtés de Mark Twain et ait parfois condamné ce roman en croyant, sur la seule base du nom de Nigger Jim, au racisme de l'auteur, ce qui est un contresens absolu.»

Une escale à Hannibal, ville qui a vu grandir Mark Twain, offre à Eddy L. Harris quelques pages étonnantes. L'auteur-payeur accoste dans un ahurissant «Twainland» où le moindre magasin, hôtel ou restaurant fait office de produit dérivé : «Mark Twain a été transformé en une enseigne au néon si brillante dans le ciel nocturne qu'elle éclipsé l'étoile littéraire», écrit-il. Plus en amont du fleuve, un ranger l'avait pourtant averti : «Twain a tué l'histoire du Mississippi. Après lui, ce n'est plus que du folklore qui s'efforce de le faire revivre, lui et ses personnages.» Aujourd'hui, l'écrivain-voyageur lui donne raison tout en nuanciant : «L'industrie du tourisme ne s'appuie pas sur le vrai Mark Twain mais sur les dessins animés, le cinéma, l'air du temps qu'il a brassé autour de lui...» On touche à l'une des conclusions les plus intéressantes de son épopée : plus que la véritable Amérique, écrit-il, c'est «l'idée de l'Amérique qui emporte l'imagination, qui crée cet espace dans la légende



Eddy L. Harris :  
«J'ai grandi  
à Saint-Louis. Aussi,  
j'ai toujours connu  
ce fleuve à travers  
les promenades  
de mon enfance.»

et les mentalités, qui lui confère une aura d'immensité». Et Harris de préciser : «J'aurais pu ajouter que le Mississippi imaginaire est plus important que le véritable Mississippi».

Par son parcours, le grand fleuve offrait à la jeune nation l'image qu'elle voulait se donner. Rien qu'une image : «Tous les Américains savent que ce fleuve existe, poursuit Eddy L. Harris. Mais ils voyagent surtout d'une côte à l'autre, très peu connaissent le centre du pays. Pour la plupart d'entre eux, le Mississippi ne restera donc toujours qu'une ligne sur une carte, des images de films, ou des histoires dans des livres. Et là encore, l'idée de

Mark Twain a plus d'importance que le vrai Mark Twain. Chacun connaît son nom mais qui connaît ses livres ? Qui a lu "Un Yankee à la cour du roi Arthur" ou "Le Roman de Jeanne d'Arc" ? Si l'on s'intéressait vraiment à l'œuvre de Twain, on ne lirait pas que "Tom Sawyer", "Huckleberry Finn" et "La Vie Sur le Mississippi". Soit précisément ses textes les plus proches du fleuve.»

Pourtant, de son vivant, Mark Twain fut une superstar. Suite au succès de son Tom Sawyer, il entame l'écriture d'Huckleberry Finn en 1876. Il ne parvient à l'achever que sept ans plus tard. Entre-temps, il publie d'autres ouvrages dont

#### LE FLEUVE FILMÉ

##### «Steamboat Willie» de Walt Disney et Ub Iwerks (1928)

Une malicieuse et finalement peu sympathique souris enchaîne les catastrophes aux commandes d'un bateau à vapeur. Si le héros aux grandes oreilles était apparu dans deux films muets auparavant, *Steamboat Willie*, par sa large diffusion et sa bande sonore, signe l'acte de

naissance de Mickey Mouse. Un tel mythe américain ne pouvait que prendre racine sur les rives du Mississippi.

##### «Steamboat Round the Bend» de John Ford (1935)

L'un des trois films que Ford tourne avec Will Rogers, la superstar des années 1930 décédée la même année dans un accident d'avion. *Steamboat Round the Bend*

reprend le thème des charlatans qui sillonnent le Mississippi. Le film s'achève par une spectaculaire course-poursuite de bateaux à aubes.

##### «The River» de Pare Lorentz (1938)

Documentaire produit par l'administration Roosevelt, *The River* relate toute l'épopée et la grandeur du Mississippi, de ses

rives et riverains. Ponctué d'images grandioses, récompensé au festival de Venise en 1938, on le trouve aujourd'hui très facilement en ligne.

##### «Les Aventures d'Huckleberry Finn» de Richard Thorpe (1939)

Adaptation du classique de Mark Twain avec Mickey Rooney dans le rôle-titre et Rex



Ingram dans le rôle de Nigger Jim. Ingram avait lui-même grandi sur les bords du Mississippi et travaillé sur les steamers. Il s'agit de la troisième adaptation du roman de Mark Twain. Quatre autres versions pour le cinéma suivront, dont un film russe en 1972 et d'innombrables versions télévisées.

**« Show Boat » de George Sidney (1951)**  
Publié en 1926, *Show Boat* est l'un des nombreux best-sellers d'Edna Ferber, romancière prolifique rarement lue de notre côté de l'Atlantique. Il relate les déboires et romances d'une meneuse de revue, vedette d'un spectacle qui agrmente les traversées du fameux *Show Boat*. Porté à Broadway par Jerome Kern et Oscar

Hammerstein, le roman et la comédie musicale ont fait l'objet de trois films. Celui-ci, superproduction MGM en Technicolor, est le plus connu, pour ses paysages, ses chansons... et le regard d'Ava Gardner.

**« Twelve Years a Slave » de Steve McQueen (2013)**  
Le cinéaste britannique adapte l'autobiographie de

Solomon Northup. Dans les années 1850, homme noir libre dans le nord des États-Unis, il est enlevé et vendu comme esclave dans les plantations de Louisiane. Le bateau à roues, loin des clichés pittoresques, devient une machine infernale, moissonneuse qui broie le destin du personnage pour l'entraîner « down the river », en enfer, vers douze années d'esclavage.

*La vie sur le Mississippi, récit de sa propre expérience de pilote sur le fleuve. Huckleberry Finn relate à la première personne la dérive le long du Mississippi de son jeune héros Huck, un ami de Tom Sawyer, et de Jim, un esclave noir fugitif. Leur embarcation bricolée devient à la fois un poste d'observation et un refuge utopique. « On s'est dit qu'après tout un radeau n'était pas un mauvais chez-soi. Ailleurs, on vit trop à l'étroit et on manque d'air. Sur un radeau, on peut jouer des coudes et on est puissamment à son aise. »*

### FLEUVE FOU

Le fleuve ne se réduit pas à son image paisible et maternelle. La littérature l'aime aussi débordant, ravageur, dangereux. *Le Mississippi dans la peau* propose, à mi-parcours, une spectaculaire averse de carpes. Chez Faulkner, dans *Si je t'oublie Jérusalem*, on se perd dans de longues phrases hallucinées, descriptions effrayantes d'un fleuve fou, transformé en véritable estomac :

« Vers minuit, accompagné par une canonnade roulante de tonnerre et d'éclairs telle une batterie mise en action, comme si, après quarante heures de constipation, les éléments, le firmament lui-même se soulageaient en déclarant en un salut éclatant et crépitant leur acquiescement final au mouvement furieux et désespéré, et sans cesser de mener son bataillon confus de vaches mortes, de mulets, de cabinets, de cases et de poulaillers, le canot passa devant Vicksburg. »

Redoutable, le fleuve se voit naturellement arpenté par des bonimenteurs et autres camelots infréquentables. *Le Grand Escroc*, ultime roman de Melville, relate la fructueuse journée d'un drôle de larron embarqué à bord d'un vapeur : « Ici régnait l'esprit d'audace, universel mélange des terres de l'Ouest, dont le type par excellence est le Mississippi lui-même qui, réunissant les courants de contrées les plus éloignées et les plus contraires, les roule pêle-mêle en un seul flot cosmopolite et sûr de soi. »

Pour Jean-Loup Bourget, le fleuve s'impose effectivement comme « un miroir de l'Amérique, non seulement parce qu'il la partage entre Est



Mark Twain avec son ami John Lewis, à Elmira, vers 1903. Il lui inspira le personnage de Jim dans *Huckleberry Finn*.

« civilisé » et Ouest « sauvage », mais plus profondément parce qu'il relie, par des gradations insensibles ou brutales, le Nord des trappeurs, puis industriel et démocratique, au Sud des colons, esclavagiste, agraire et aristocratique (même s'il s'agit souvent d'escrocs ou d'impôts). Un Sud où la question raciale reste d'une actualité brûlante, en tout cas constitutive de la société et de la culture locales. » Jim, l'esclave des *Aventures d'Huckleberry Finn*, sera justement au cœur du prochain livre d'Eddy L. Harris. Depuis les rives de la paisible Charente, l'auteur revient encore et toujours à celles du Mississippi. Il y a trente ans, son *Mississippi Solo* ouvrait par les mots de T. S. Eliot. Autre enfant de Saint-Louis installé sur le Vieux Continent, le poète semblait parler pour deux : « Le fleuve est au-dedans de nous, la mer partout autour de nous. » ●

(1) Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascale-Marie Deschamps. Éditions *Liana Levi*, 256 p., 19,95 euros.

GLASSHOUSE IMAGES/PHOTOT





## VAL DE TARDOIRE

# Eddy L. Harris a le Mississippi et Pranzac dans la peau

Enfant du Missouri et fils adoptif de Pranzac, l'écrivain américain livre «Le Mississippi dans la peau», récit miroir de son «Mississippi solo», trente ans plus tard. Le voyage intérieur d'un «amoureux de l'autre».

Henry GIRARD  
h.girard@charentelibre.fr

**P**ranzac, Café de la Paix. Table cerclée de ronds de café tiède. Terrasse qui donne sur la route d'Angoulême et valse d'engins agricoles. C'est son bureau, en somme. «Je n'y peux rien, je ne peux pas écrire ailleurs qu'ici et sur mon banc, près du Bandiat.» Ici, Eddy L. Harris et son mère 93 ont toujours une main à claquer, une joue à biser ou un clin d'œil à partager: il connaît tout le monde, tout le monde le connaît. «On lui donne même du Monsieur le Maire», dit-on rieur à la table voisine. «Tu vois, cette fraternité, cette



Sur son banc, près du Bandiat, Eddy L. Harris noircit des carnets de notes à longueur de journées.

Photo H. G.

solidarité, c'est ce que je ne trouve pas aux États-Unis», confie l'écrivain de son rire profond. C'est à cette table, d'ailleurs, qu'il a écrit *Le Mississippi dans la peau*. Un récit de voyage, 4.000 kilomètres en canoë, exactement comme son livre culte *Mississippi solo*, trente ans plus tôt, pour connaître en profondeur le poulx de son pays natal. Et, certainement, «les replis de [son] âme».

### Sage farceur

Putain, trente ans! «Ça change un homme, avoue l'aventurier. L'important dans le voyage, c'est de regarder le départ et là, on se prend une bonne dose de vertige.» Des départs, il y en a eu une palanquée. La période africaine qui le conduit en Tunisie puis, au hasard des visas obtenus, au Mali, au Zaïre, au Zimbabwe et en Afrique du Sud; les États-Unis du sud, à moto, dans «les racines du Noir américain»; Harlem et ses descriptions de la violence dont il tire une œuvre magistrale. «Partout, c'est le regard de l'autre qui te forge, qui te renseigne sur qui tu es, qui t'apprend, en même temps que tu arpentes le monde, à emprunter tes chemins intérieurs», analyse-t-il un peu

«  
**Mon monde, c'est Pranzac aujourd'hui, je crois ne jamais pouvoir trouver un village où je me sens aussi bien.**

grave, avant de reprendre dans un immense éclat hilare: «Puis, ça t'apprend à éviter les cons!» Eddy L. Harris, trente ans après, toujours en deux visages: vieux sage un peu philo et gosse farceur prêt à croquer la vie à pleines dents. Trente ans, donc, et soudain le Mississippi n'est plus le même dans son œil qui a tant observé ailleurs. «Quand je refais la descente en 2014, Donald Trump, le futur Président, n'est pas encore élu mais déjà l'ombre plane. Ce qui est surprenant, c'est l'omniprésence de la question raciale même après les années Obama. Là-bas, je suis noir alors que la notion même de couleur de peau ne signifie rien pour moi. Dans la

culture américaine, par contre, c'est un marqueur de groupe que l'on théorise. On se rend compte que les Américains ont peur du monde, donc de l'autre, et ça transparait dans la politique.» Alors en trente ans, Eddy L. Harris a pris ses distances, ne sachant plus très bien de quel côté de l'Atlantique danser, lui qui aime citer Francis Cabrel, en bon Franchouillard. «Je ne suis plus américain, je ne connais plus rien de la culture populaire moderne. Mais je ne serai jamais français, la preuve, j'en suis encore à me battre intérieurement pour comprendre la concordance des temps!» La langue, cette dernière frontière, c'est le plaisir de l'autre qui aime s'aventurer dans l'italien ou même le hongrois et y voir «les seules raisons de construire une identité». Apatride alors, depuis trente ans? «Mon monde, c'est Pranzac aujourd'hui, je crois ne jamais pouvoir trouver un village où je me sens aussi bien.» Bonne nouvelle, il paraît que le Bandiat, en canoë, c'est beaucoup moins long et bien plus facile que le Mississippi!

«Le Mississippi dans la peau» (Liana Levi), en librairies le 2 septembre prochain.

## Repères

**1956.** Eddy L. Harris naît à Indianapolis (Indiana).

**1988.** Parution aux États-Unis de son livre culte *Mississippi solo*.

**2000.** Son livre *Harlem* sort en France (Liana Levi).

**2005.** Il s'installe en Charente.

**2014.** Eddy L. Harris descend pour la seconde fois le Mississippi, trente ans après son premier livre.

**2020.** *Mississippi solo* est traduit et sort enfin en France.

**2021.** Après un documentaire de son périple sur le fleuve, *Le Mississippi dans la peau* sortira le 2 septembre en librairies.

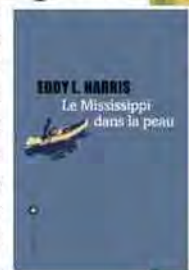




## *Le Mississippi dans la peau*

Qu'est-ce qui a changé, du côté du Mississippi comme de l'Amérique ? En quoi l'homme noir reste-t-il confronté au même racisme systémique sans pour autant perdre son patrimoine, sa pugnacité, et dans le cas de Eddy L. Harris, son inspiration ?

On entrevoit quelques réponses le temps d'un récit signé par l'écrivain qui a récemment vu ses œuvres soulever l'enthousiasme en Europe. A juste titre : nageant en eaux troubles, son écriture n'en est pas moins limpide, traitant de l'Homme tout en racontant ses pérégrinations existentielles... et géographiques, car ce sont des paysages que donne à voir Harris, des rencontres avec d'autres qui l'instruisent sur la nature comme sur l'Histoire. «Je me suis simplement offert le luxe d'être. Être noir n'est qu'une de mes facettes», écrit-il. Eddy L. Harris, *Le Mississippi dans la peau*, éditions Liana Lévi.





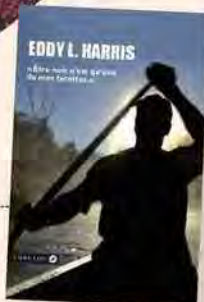
## la Sem'aine

LES AVANT-  
PREMIÈRES DE L'ÉTÉ

On aime

EDDY L. HARRIS

ÉDITIONS LIANA LEVI



## Le Mississippi dans la peau

## Repères

► Eddy L. Harris est né à Indianapolis en 1956, tout près du Mississippi qui a tenu une grande place dans son enfance. Il a étudié à la Stanford University, beaucoup voyagé en Europe et sur le continent américain. Depuis 2007, il vit en France, dans le village de Pranzac en Charente. Les éditions Liana Levi ont publié *Mississippi solo* en 2020 après *Harlem* en 2000, *Jupiter et moi* en 2006 et *Paris en noir et black* en 2009.

**D**ans les années quatre-vingt, personne n'aurait imaginé un Noir dans un canoë sur le Mississippi, encore moins qu'il descende ses 3780 km à la pagaie. Découragé de n'avoir pas réussi à devenir écrivain, Eddy L. Harris a pourtant réalisé cet exploit à trente ans, histoire de se vider la tête et de faire un point sur lui-même. *Mississippi solo*, sorti en 1988 aux États-Unis, a été un premier succès littéraire, qui a incité de nombreux jeunes à prendre leur destin en main et à suivre leur propre voie. Trois décennies plus tard, sous le deuxième mandat de Barak Obama, il décide de recommencer, dans le but de « se sentir encore vivant » et de prendre le pouls de l'Amérique. De la source étonnamment riquiqui du fleuve le plus puissant du monde jusqu'au golfe du Mexique, entre zones sauvages et zones urbaines, il note ses impressions, ses rencontres, les transformations de la nature, l'action du temps sur les lieux et

les hommes. La solitude est propice à une réflexion, sur l'Amérique, son histoire, la possible ou impossible adhésion de différents peuples à une identité nationale commune, l'esclavagisme, le racisme endémique ou la tragédie des Indiens. Le fait d'avoir élu par deux fois un afro-américain à la Maison Blanche est-il le signe d'une rédemption ou au contraire un signe avant-coureur de l'ère Trump ? Eddy L. Harris médite sur la beauté, créée par l'homme ou offerte par la nature, sur les nombreuses fonctions du fleuve, ses crues historiques, ses multiples dangers. Voici un extrait de ce récit dont l'objectif est de convaincre que tout est toujours possible, même pour un Noir.

Béatrice Arvet

En librairie  
le 2 septembre 2021

La simplicité du premier voyage s'est depuis longtemps dissipée dans un passé irrattrapable. Je ne peux pas plus recréer l'aventure d'un homme inexpérimenté aspirant à descendre un grand fleuve que je ne peux revivre mon enfance en revenant sur ses traces, ce que mon père aimait faire quand j'étais jeune. Il m'emmenait visiter son ancien quartier, me racontait ce qu'il y avait vécu et me montrait à quel point son monde avait changé. Peut-être y avait-il aussi le désir de se remémorer et de toucher ce qui n'était plus. Dans ma prime enfance, on allait voir Omar Holly dans son atelier de réparation de vélos encombré et empoussiéré. Quand j'étais plus âgé, on se glissait au Duck's Bar où il m'avait souvent emmené alors que je marchais à peine. Omar avait disparu depuis longtemps, et plus personne ne se souvenait de mon père, ni de moi. La dernière fois qu'on est passé devant en voiture, la porte était condamnée, tout le reste n'était que souvenir. Le lien qu'entretenait mon père avec ce qui avait été, quel qu'il fût, avait disparu pour toujours.

Si vifs étaient les détails et si forts les souvenirs et sensations du premier voyage que pendant près d'un an j'ai affirmé que si je devais recommencer, je pourrais repérer les lieux où j'avais campé et me rappeler exactement tout ce que j'avais fait et à quel endroit précisément. Je m'imaginais désigner les arbres que j'avais vus et reconnaître les gens dont j'avais croisé la route. J'ai découvert par la suite à quel point il est impossible de recréer un moment, de revivre le passé.

Lors de ma première descente, par une fin d'après-midi pluvieuse, alors que j'approchais de Saint-Louis, je m'étais retrouvé coincé dans l'enrochement d'une digue juste au-dessus d'Alton, dans l'Illinois. La nuit était presque tombée et l'obscurité avait fini par me sortir du fleuve. Les gros

12

quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussie ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre. Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus

15





# l'Agenda

rochers m'interdisaient d'installer un bivouac confortable, la pluie me glaçait, j'étais pitoyable. J'avais abandonné mon canoë au bord de l'eau et marché vers les seules lumières visibles. C'étaient celles de Piasa Harbor qui abritait une marina, un embarcadere et un petit magasin où l'on servait du café chaud. Un type imposant prénommé Wally tenait l'établissement qui portait son nom.

À mon arrivée, titubant, l'endroit était animé par des clients qui avaient l'air d'amis. L'ambiance était à la fête. On m'avait accueilli, réchauffé, abreuvé de café et autorisé à rester aussi longtemps que je le désirais. J'avais été associé aux conversations et aux blagues; on avait parlé et ri comme ça pendant une heure ou deux. J'avais entendu des histoires sur le fleuve et les fous qui vivaient sur ses rives, y travaillaient et parfois le descendaient en canoë ou sur d'autres engins délirants. Ils m'avaient paru aussi épris du Mississippi que je l'étais.

Ils n'avaient pas tiré le rideau avant mon départ et je n'étais pas parti avant d'être bien sec et que la pluie eût cessé pour me permettre de chercher sous les arbres un coin vaguement plat, pas trop rocailleux et humide, où planter ma tente et grappiller quelques heures de sommeil. La soirée avait été une longue et heureuse surprise. J'étais reparti avec le sentiment d'avoir noué cette nuit-là des amitiés qui lui survivraient longtemps.

Quelque temps plus tard, je suis retourné voir Wally et consorts. J'ai cru que la première fois n'avait été qu'un coup de dés. Il faisait jour, la boutique était pleine, on m'a poussé dans un coin. Personne n'avait le temps de se rappeler la franche rigolade de cette nuit-là, quand un grand type noir était sorti du fleuve en plein orage.

Un grand moment peut être un très bon moment, et même un moment très important, mais ce n'est qu'un moment. Comme un mariage qui part en ville, quand c'est fini, c'est

fini. Il est impossible de le prolonger. De le falsifier. De le ressusciter. Un faux est un faux, un point c'est tout. Quant à tenter de revivre un grand moment, c'est comme attraper deux fois la même truite. Le poisson qui nous a donné du fil à retordre la première fois, n'est plus qu'un animal hébété la seconde. Le plaisir n'est plus le même.

Cette soirée d'ététrempée avait été un moment magnifique. Un parfait alignement de planètes. Mais un moment ne fait pas une amitié. Les amitiés sont comme les histoires. Il faut les dire, les redire et les redire jusqu'à ce qu'elles aient pris assez d'épaisseur pour durer.

Trente ans après, je n'irai pas à la recherche de Wally, ni des deux pêcheurs qui, juste après Madison, dans l'Iowa, m'ont appris à faire du feu avec du bois gorgé d'eau et laissé leur radio pour que j'aie la météo. Ni des chasseurs de canards qui m'ont offert leurs prises. Et certainement pas à la recherche des deux braves bouseux sudistes qui, déboulant dans mon bivouac un soir, m'ont tenu au bout de leurs fusils. Non, je n'essaierai pas de les retrouver, ni aucun de ceux dont j'ai croisé le chemin ou qui ont croisé le mien en m'offrant une bière, un repas, un café, une conversation, une histoire gaie ou une histoire triste et quelques bribes de leur vie, en ces moments où la lune, le soleil et les planètes s'étaient alignés pour nous réunir.

Ils remontent dans ma mémoire maintenant que j'y repense. Ils font partie de mon histoire, comme je fais partie de la leur; partie du chemin qui nous a menés là où nous en sommes, partie de ce que nous sommes. Les bonnes, les mauvaises gens, les gens oubliés appartiennent tous à ma vision du monde; ils expliquent certaines de mes décisions qui deviennent des expériences modifiant ma façon de voir les choses, dans un cycle sans fin. Aussi éphémères que des fantômes, je n'irai pas à leur recherche, mais je les aurai

14

quand même à l'esprit, inscrits dans ma mémoire de voyageur, dans l'âme de mon second voyage, comme ils feront toujours partie du premier et du fleuve, mais ils n'en seront ni l'objectif, ni l'obsession.

D'autres personnes, malveillantes ou bien intentionnées, seront là pour prendre leur place et peupler ce nouveau paysage. D'autres expériences y apporteront leurs couleurs. D'autres envies engendreront et détermineront les événements. Ce voyage-ci ne sera pas ce voyage-là. Pas une contrefaçon, mais une entité à part entière. Les rappels ne ressemblent jamais à l'original.

Chez ceux qui ont gravi l'Everest ou réalisé de grandes choses deux fois, trois fois ou plus encore, jusqu'à les banaliser, le véritable exploit a lieu à la première tentative. À la deuxième, réussite ou non, l'éclat se ternit un peu. Le frisson diminue. L'enjeu est moindre. Prouver qu'on peut le faire et prouver qu'on peut le refaire, ce n'est pas pareil.

Mark Twain le dit sans doute mieux en comparant le premier baiser à un cornichon coincé dans un bocal plein à ras bord. *Le premier est le plus difficile à extraire, le reste vient facilement.*

Mais encore une fois, deux baisers, deux ascensions et deux voyages ne seront jamais exactement les mêmes. On remarque des différences. On ressent, on éprouve différemment. Sinon, c'est qu'on n'y est plus, qu'on ne vit ou qu'on n'aime plus, et qu'on n'agit plus que pour la forme et par habitude, aveugle à soi-même.

Comme dit le proverbe, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Entrez dans le fleuve comme dans un quelconque moment du temps qui passe, et le fleuve et le moment s'enfuient aussitôt. Peu importe qu'elle se précipite en torrent ou qu'elle glisse oisive en prenant son temps, l'eau dans laquelle on entre et dont on sort ne sera plus

ou être en meilleure forme, au lieu de ce «hop-on-yva» de dernière minute, un peu comme la première fois: sans compétence, sans entraînement, un-deux-trois-c'est parti.

J'aurais peut-être dû retenir l'aventure plus jeune. Même si, dit-on, de nos jours, on est à quarante ans comme à trente et à cinquante comme à quarante, soixante ans ça reste soixante ans. Ils ont roulé leur bosse ces vieux os, ces vieilles articulations, ces vieux muscles. Trente ans entre deux exploits, c'est long.

Au pourquoi de mon premier voyage, il m'arrive de répondre que c'était une sorte de tentative passive de suicide. J'ai vu trop d'amis au bout du rouleau et connu trop de disparitions par suicide pour dire cela à la légère, mais après huit longues années d'échec comme écrivain, c'est ainsi que cela m'était apparu, à moi à qui tout avait réussi sans difficulté jusque-là. Je me sentais vraiment au bout du rouleau, ou pas loin.

Rien ne vaut mieux pour surmonter des difficultés que des difficultés plus grandes. Seul un effort intense et prolongé peut vous arracher à vous-même. Vous n'avez ni le temps, ni le luxe de vous apitoyer sur votre sort. La routine quotidienne du canoë – un coup à droite, un coup à gauche, éviter les rochers et les barrages, guetter les barges, être sur le qui-vive – vide la tête et devient une méditation autant qu'un effort. Tandis que l'on paye, que l'on cherche du bois, que l'on allume le feu et que l'on se prépare à manger, on est environné d'une beauté et d'une sérénité intenses. Le cerveau a été effacé et gravé à nouveau par les événements du jour. L'esprit est affûté, les souvenirs sont frais, le corps épuisé, on dort du sommeil du nourrisson. Sens et beauté sont dans la routine.

C'est la beauté que je cherche cette fois, pas celle de la routine mais celle cachée qu'on ne voit pas toujours, que

17



ce soit dans le calme, la nature ou un sourire, le mien aussi parfois.

La nature est un antidote à la mort de l'âme, aux bruits incessants qui engourdissent. Dans la nature, on est mis à nu, on se dépasse et on est porté au-delà de l'organisé et du prédéterminé, vers ces instants où rien n'est prédestiné, où tout dépend de chaque décision prise, tout est aventure, même le silence. Sous les pas, chaque craquement de brindille surprend. Chaque bruit venant des bois ou du fleuve dans la nuit est plus étrange que le précédent. L'obscurité n'est jamais aussi obscure.

Le fleuve peut rendre nonchalant, bercer de l'illusion qu'on est à la manœuvre, que la tâche est facile, que l'on contrôle quelque chose, soi-même peut-être. Et soudain, c'est la bagarre. Le vent se lève. On veut tenir un cap, mais la bise et le courant ne l'entendent pas ainsi. Qu'on lutte trop, qu'on s'entête ou se surestime, qu'on refuse de changer d'avis ou de lâcher prise, on s'épuise et on n'avance pas. Au mieux, on se retrouve dans une situation ridicule, au pire très précaire et périlleuse.

Mais on est en vie. Tandis que l'on se bat contre le vent, la pluie et les grosses vagues, que l'on admire les pélicans et les oies, les loutres, les castors et les tortues serpentine, que l'on se recroqueville au cri du loup, on sent son cœur battre d'excitation. On l'entend cogner.

Ce qui surprend ici à la source du Mississippi, c'est le silence, qui n'est pas tout à fait le silence. C'est un bruit différent, plus doux, plus calme. Qui soulage plus qu'il ne dérange, qui met l'esprit au repos et provoque la pensée plutôt qu'il ne l'entrave.

Le fleuve murmure doucement au-dessus des herbes des hauts-fonds. Il roucoule sur les rocs semés sur son passage. Chaque obstacle, chaque objet en s'animant émet un son.

18

Les peupliers sur la falaise font bruisser leurs feuilles. Un frelon vrombit aux oreilles.

Un vol d'oies sauvages descendant hiberner au sud passe dans le ciel. Une solitaire s'écarte du groupe, même vol, trajectoire différente. Les yeux clos, on rêve avec elle de la voie qu'on a choisie. Les yeux fermés on lui souhaite bonne chance. On compte les pulsations de son propre cœur.

J'entends le mien qui me parle. Face aux choix à faire et aux décisions à prendre, j'ai découvert qu'il me révèle à moi-même. En répondant à l'impulsion de faire ou de ne pas faire et comment, j'apprends qui je suis.

Je veux vivre délibérément, comme Henry Thoreau, conscient de chacune de mes pensées et de chacun de mes choix. Il ne s'agit ni de confort, ni de souffrance, ni de privilégier l'un ou l'autre, mais de me sentir vivant, sous quelque forme ou manifestation que ce soit, sincèrement, sans fard, ni excuse. Ici, il faut choisir et assumer, comme toujours. Impossible de se mentir à soi-même.

*"[...] vivre délibérément, ne faire face qu'aux faits essentiels de la vie, et voir si je ne pouvais pas apprendre ce qu'elle avait à enseigner, et non découvrir, quand je viendrais à mourir, que je n'avais pas vécu".*

Alors que ma vie commence à s'étioler, je veux me sentir vivant une fois encore. Je veux toucher de mes yeux et de mon âme la beauté, ce miroir du spectateur que sont sous toutes leurs formes l'art et la nature quand ils font vibrer une corde intime. Ils vous racontent votre propre histoire qui n'est pas que personnelle. Le long du fleuve, celle de l'Amérique est à l'affût.

Trente ans après mon premier voyage depuis la source jusqu'à l'embouchure du Grand fleuve, je reviens. Le fleuve

J. Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, trad. Jeanne Chaniol et Thierry Fournier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1985, p. 79. (Toutes les mises sont de la traductrice.)

19





TEXTE MICHEL  
DUFRANNE,  
JOURNALISTE

## LA BIBLIOTHÈQUE DE MICHEL DUFRANNE

# 2021, une rentrée littéraire plus « humaine » que jamais



### AU FIL DE L'EAU

Il y a 30 ans, Eddy Harris enfourchait un canoë pour descendre seul le fleuve Mississippi. Trente ans plus tard, Eddy a changé, le fleuve et les États-Unis aussi. Ce nouveau voyage solitaire, raconté dans *Le Mississippi dans la peau*, conduit l'auteur à nous parler de l'Amérique profonde, des changements écologiques qu'a subi le fleuve, et de toutes ses rencontres. L'occasion pour lui d'évoquer aussi l'Histoire et le destin des premières nations indiennes. Un voyage plein de tendresse et d'humanité, véritable ode à la liberté.

***Le Mississippi dans la peau*, Eddy L. Harris, Liana Lévi**



## Traversée de l'Amérique



**Eddy L. Harris**  
*Le Mississippi  
dans la peau*  
Édition Liana Levi,  
256 pages, 20 €,  
E-book 15,99 €.

Jeunot, Eddy L. Harris s'était piqué de descendre le fleuve du Mississippi en canoë. Plus de 4 000 km à la rencontre de l'inconnu. Trente ans plus tard, l'écrivain américain reprend sa pagaie pour savoir où il en est et ce qu'est devenu son pays. Malgré l'arrivée de Barack Obama au pouvoir, le racisme est toujours là. Il le vit en tant qu'homme noir, le voit en croisant les Indiens qui cultivent encore les rizières. Mais il savoure aussi la beauté de la nature et des individus. Un récit fluide, instructif, chaleureux et optimiste. (Karin Chertloneix)



# je me souviens... EDDY L. HARRIS

Marie Lopez-Vivanco



Né en 1956, Eddy L. Harris, enfant de Saint-Louis (Missouri), est devenu écrivain avec la parution en 1988 de *Mississippi Solo*, récit de sa descente en canoë du fleuve qui traverse les États-Unis du nord au sud. Trente ans après, il a remis cela avec *Mississippi dans la peau* (Liana Levi, 256 p., 20€). Une façon de se tester physiquement et d'aller à la rencontre d'une Amérique dont il s'était éloigné.

**J**e me souviens avoir grandi à l'époque où le baseball était le sport roi aux États-Unis. J'ai joué dès l'âge de 7 ou 8 ans : l'été, nous avions un match chaque semaine face à une autre école ou une autre classe. J'étais 3<sup>rd</sup> base ou *shortstop*, « arrêt court » en français, mais je ne suis pas sûr que ça vous dise grand-chose... Je jouais aussi avec mon frère aîné Thomas, qui rêvait de devenir professionnel. Je le suivais toujours quand il était avec ses amis.

Je me souviens, la première fois où je me suis retrouvé à la batte, j'ai frappé la balle si fort que j'aurais pu réussir un *home run* en effectuant un tour complet. Mais en courant j'ai perdu ma casquette et, en bon garçon, je me suis arrêté pour la ramasser. Finalement, j'ai dû me réfugier à la 1<sup>ère</sup> base.

Je me souviens que, vers 13-14 ans, je me suis tourné vers le basket, au lycée puis à l'université de Stanford. C'était le sport pour lequel j'étais le plus doué. J'ai aussi beaucoup pratiqué le tennis, que j'appréciais tout autant comme spectateur. Surtout quand John McEnroe était sur le court.

Je me souviens qu'avant de me lancer dans la descente du Mississippi, je n'étais pas monté plus de deux ou trois fois dans un canoë, pour aller boire des bières dans

un coin tranquille avec des amis, car dans le Missouri l'eau est partout. Cependant, le plus difficile ne fut pas d'apprendre mais de tenir la distance : 4 000 km, c'est long et très physique. Le Mississippi est un fleuve au débit assez lent, il faut beaucoup pagayer. Et se tenir longtemps assis ou à genoux est douloureux pour les grands gabarits.

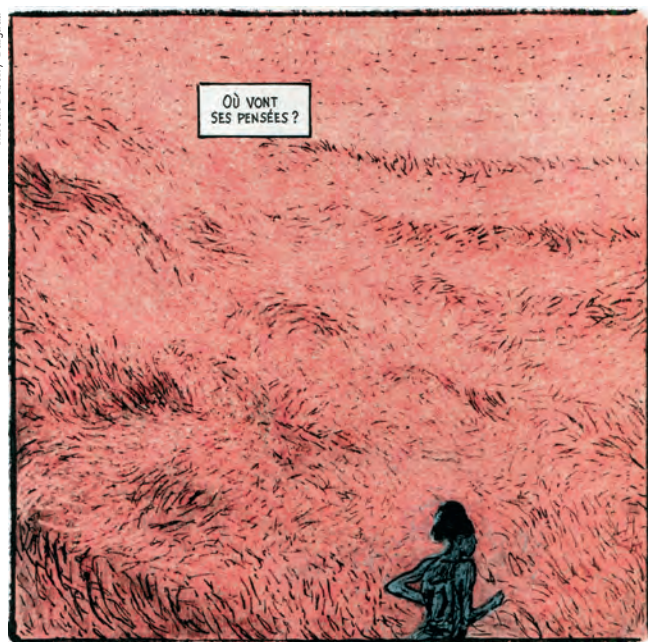
En repartant trente ans après, j'avais deux motivations : me reconnecter au pays, car je vis en France depuis des dizaines d'années, et me tester physiquement. À 60 ans, serais-je capable de réaliser ce que j'avais fait à 30 ? Curieusement, c'est mentalement que ce fut le plus dur, car j'avais davantage conscience des dangers que la première fois. Et si, l'expérience aidant, je me suis mieux accommodé cette fois-ci des vagues énormes provoquées par les barges géantes, un nouveau danger s'était rajouté : les sauts de carpes. Avant, il n'y en avait pas, or une carpe de plusieurs kilos qui bondit à deux mètres de haut et vous retombe sur le coin de la figure, ça fait mal...

Cela fut aussi plus difficile de replonger dans la vie ordinaire après s'en être extrait pendant quatre mois. En revanche les gens étaient plus aidants, sans doute parce que je suis davantage allé vers eux. ●

## l'image

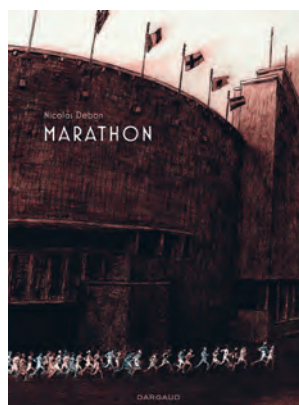
MARATHON, PAR NICOLAS DEBON (DARGAUD)

Nicolas Debon / Dargaud



*L'Invention du vide*, *Le Tour des Géants*, et à présent *Marathon*. Après avoir abordé l'alpinisme à travers le récit d'une ascension réalisée par Albert F. Mummery en 1881, puis le cyclisme avec le Tour de France 1910, l'auteur a suivi la foulée d'El Ouafi Boughera, champion olympique en 1928 à Amsterdam sous le maillot frappé du coq. Longtemps oublié, ce coureur d'origine algérienne au destin tragique a récemment fait l'objet de deux essais biographiques. L'auteur se focalise ici sur la course de ce dimanche d'août qui, aux Pays-Bas, ressemblait à l'automne. Pour la restituer, Nicolas Debon s'est inspiré du compte rendu du journaliste français Louis Maertens, qui l'avait suivie depuis l'autocar de presse affrété pour quelques privilégiés. Le dessinateur s'invite aussi dans les pensées qui permirent

au petit ouvrier arabe des usines Renault d'oublier la douleur et de créer la surprise en coupant le fil de laine après 2 heures, 32 minutes et 57 secondes d'effort. En peu de mots, dans des tons rouille piqués d'éclairs bleutés, *Marathon* nous fait vivre cet exploit de l'intérieur. ●



*Marathon*, Nicolas Debon, Dargaud, 120 pages, 19,90€.







# Il faut vivre l'avenir avec Emmett Till sur son t-shirt

ENTRETIEN AVEC EDDY L. HARRIS

## Comment avez-vous été accueilli à Pranzac ?

J'ai été remarquablement bien accueilli, au point que parfois, quand je suis là, je laisse mes volets fermés pour pouvoir lire et travailler sans qu'on vienne me rendre visite. Je lis dans le noir, à la lumière des bougies. En gros, les volets sont fermés quand je suis là. Pas quand je ne suis pas là... J'habite ici depuis quinze ans. C'est la première fois que je vis aussi longtemps au même endroit. J'aurais aussi envie de partir vivre ailleurs mais je suis tellement bien ici... Ailleurs en France, en Hongrie, ou en Italie. Même si les gens me disent encore « votre pays » en parlant des États-Unis, je sais que ce n'est pas mon pays. Mon pays, c'est la France. Me souvenir de tous les endroits où j'ai vécu revient à reconstituer un puzzle. Même lorsque je vivais à Paris, je faisais des séjours à Londres, en Italie, en Allemagne... Je voyage beaucoup et je pense que désormais, j'ai passé plus de temps hors des États-Unis que là-bas.

## Souhaitez-vous y retourner un jour ?

Oui ! D'ailleurs j'y retourne la semaine prochaine. Pour me faire vacciner ! Sinon je devrais attendre jusqu'au mois de juin. Quelle horreur ! Et comme avec la vaccination, je pourrai de nouveau voyager un peu, je dois le faire. Mais je ne retournerai pas vivre aux États-Unis. Lorsque je suis invité par une université américaine, pour un semestre ou une année, je le fais uniquement pour gagner de l'argent. Si la France un jour me met dehors, je partirai en Italie

ou en Hongrie, quelque part en Europe. La Hongrie, parce que la vie y est moins chère et que Budapest est une ville presque aussi belle que Paris. On peut s'y déplacer facilement, j'aime la cuisine hongroise et la langue, que j'apprends. Je lis Mark Twain en hongrois, dans une version bilingue. La situation de la Hongrie est très intéressante : ce pays est un carrefour culturel et migratoire. C'est un pays que je connais bien maintenant, après y avoir fait beaucoup de voyages, et qui m'attire énormément. Il apparaîtra sans doute dans mon prochain livre qui aborde un peu le thème de l'émigration.

## En quoi vous sentez-vous davantage lié à la France qu'aux États-Unis, comme vous l'écrivez dans *Paris en noir et black* ?

À tous points de vue ! Pourtant, je ne suis pas vraiment l'actualité politique française alors que je suis chaque jour la politique américaine. C'est plus un état d'esprit qui me lie à la France. Et puis, je ne gagne pas beaucoup d'argent et je vis beaucoup mieux pauvre ici que pauvre là-bas. Évidemment, je pourrais tout aussi bien vivre dans d'autres pays européens. Je suis européen plutôt qu'américain. Mais la France est la porte qui ouvre sur l'Europe. Je n'aurais pas eu la même expérience si j'étais arrivé d'abord en Italie. Et n'oubliez pas que dans *Paris en noir et black*, si je parle de mon prof de français, Monsieur Cook, c'est parce qu'il est celui qui m'a ouvert la voie vers la France. Par son biais, j'ai découvert la culture française, la nourriture, le vin, la langue. Ce que je



porte en moi, c'est la culture française et son histoire qu'on m'a enseignées au collège et qui sont restées gravées en moi bien plus que d'autres cultures européennes. L'éducation que j'ai reçue n'était pas typiquement américaine, ce qui explique que je n'aie pas beaucoup d'amis d'enfance aux États-Unis, hormis ceux qui étaient dans l'école britannique où j'étudiais. C'était la meilleure école de Saint-Louis, une école catholique. Ma mère était « Madame Catholique » alors que mon père ne savait même pas écrire « catholique ». Il n'a pas dû entrer dans une église plus de trois fois dans sa vie, en comptant le jour où il a épousé ma mère pour la deuxième fois. Ils s'étaient en effet mariés à la mairie dans les années cinquante, et à l'église dans les années quatre-vingt-dix, ma mère l'ayant eu à l'usure. Mon frère, qui avait aussi été reçu à l'examen d'entrée dans cette école, a décidé de ne pas y aller. Il est devenu avocat puis enseignant. Nos parents nous ont toujours laissé faire nos choix.

#### **L'autobiographie s'est-elle imposée à vous lorsque vous avez commencé à écrire ?**

Pas du tout. J'avais déjà écrit plusieurs fictions, toutes refusées, cette pile de manuscrits que vous voyez entassés sur cette étagère. L'autobiographie est venue plus tard, après tous ces échecs, avec *Mississippi solo*.

#### **Aimeriez-vous revenir à la fiction ?**

Je suis en train d'écrire un roman policier, mais au bout de 350 pages, je ne sais toujours pas qui est la victime ni le coupable donc j'ai un léger problème. Je suis également en train de reprendre un personnage de Mark Twain, Jim de *Huckleberry Finn*, pour réécrire son histoire à ma façon.

#### **Et qu'allez-vous faire de ces manuscrits ?**

Dès que j'aurai une cheminée, je m'installerais devant avec une bonne bouteille de cognac et j'entre-tiendrais le feu avec ce passé. Ce sera une vraie libération, de couper ces liens, sachant que de toute manière je ne veux pas retoucher ces textes. Ils ont été écrits par un homme d'une vingtaine d'années. Et comme je ne suis pas la même personne que celle qui les a écrits, cela n'aurait pas de sens de les reprendre. En les faisant disparaître, je voudrais m'ôter toute possibilité d'en faire quoi que ce soit. Une amie

archiviste m'a encouragé à les garder pour la postérité. Voyant que je ne suis pas très célèbre, la possibilité d'avoir des archives dans une université est quasiment nulle, donc ce sera feu et cognac.

#### **Pourquoi *Mississippi solo* n'a-t-il pas été votre premier livre publié en France ?**

C'est *Harlem* qui a intéressé Liana Levi à sa sortie aux États-Unis. Elle a ensuite publié *Jupiter et moi*, et *Paris en noir et black*. C'est pourquoi *Mississippi solo* n'arrive que maintenant.

#### **Comment *Mississippi solo* a-t-il été reçu lors de sa parution aux États-Unis ?**

Plutôt bien, pour un écrivain comme moi. Ce ne sont certes pas les tirages d'Obama ou de Michael Cohen (l'ex-avocat de Donald Trump). Mais c'est le fait qu'il soit toujours en vente, depuis quarante ans, qui en fait le véritable succès.

#### **À quoi, selon vous, tient ce succès sur la longueur ?**

À la simplicité de l'écriture et au fait que ce soit un récit de voyage. Le *Mississippi* est un véritable mythe, associé à Mark Twain. Et également au fait que je ne parle pas de la question raciale, du malheur d'être noir, ce qui n'est pas le cas dans *Native Stranger* par exemple.

#### **Aviez-vous le projet d'écrire *Mississippi solo* avant d'entreprendre votre voyage ?**

Non, c'est parce que le voyage s'est révélé tellement important, que j'ai eu envie de l'écrire. Je n'avais écrit que des fictions, et n'étais pas du tout attiré par l'autobiographie. Pendant le voyage, à mi-chemin environ, après Saint-Louis et l'éjection de mon frère, qui avait voulu faire un bout du trajet avec moi, j'ai eu envie de le raconter. Le voyage était tellement fatigant que le soir, j'avais simplement l'énergie de faire un feu, de manger, puis je m'écroulais. J'avais un petit magnétophone. Et j'avais aussi à l'époque une excellente mémoire. La seule façon pour moi d'écrire ce livre était de raconter exactement ce qui s'était passé, ce que j'avais ressenti, les rencontres, les conversations dont je me souvenais. Je ne voulais pas embellir la réalité et je pense que si le livre fonctionne bien quarante ans après sa pa-





ration, c'est parce qu'il est simple et sincère. Sans aucune intention de manipuler le lecteur. En écrivant, j'essaie de comprendre. Y compris par exemple lorsque je parle de mon père dans *Jupiter et moi*, que je considère également comme un voyage. Il me fallait donc comprendre pourquoi cette expédition sur le Mississippi était si importante, plus qu'un simple voyage. L'écriture m'a permis de le refaire et de comprendre qui je suis, si je peux vivre seul avec moi-même. Au terme de ce voyage, j'ai pris conscience que je m'aimais beaucoup. Combien de personnes ne savent pas si elles s'aiment réellement, ont parfois même décidé qu'elles ne s'aimaient pas ? Et moi, tout seul, surtout après sept ans d'échecs et une carrière qui n'en était pas une, je devais savoir si j'étais assez costaud pour continuer.

**Il semble que vous vous amusiez aussi, dans la façon dont vous vous décrivez, à la manière parfois d'un antihéros...**

Non, c'est vous qui le lisez ainsi. Je ne savais pas que c'était amusant, je n'ai rien fait de particulier pour que cela le soit. Mais on peut l'expliquer peut-être par le fait que j'ai l'habitude de porter un regard amusé, moqueur sur moi, dans la vie.

**Qu'aimez-vous en vous ?**

Tout. Sauf de temps en temps un manque de discipline. Je pense avoir bon caractère, je suis généreux et sensible aux autres, et j'ai construit ma vie en fonction de cela. Par exemple, je ne cours jamais après un train car il y a toujours un train après. Je préfère aider une vieille dame à porter sa valise, si elle a besoin de moi. J'ai une vie plutôt agréable. Je ne gagne pas beaucoup d'argent mais je m'en fiche. Le stress de l'argent, le stress du quotidien, ce n'est pas pour moi. Quant au passé, j'ai une sorte d'amnésie qui me laisse en paix. On doit pouvoir retirer le pied du passé pour pouvoir avancer.

**Est-ce l'écriture qui vous le permet ?**

Oui. Je fais revivre mon père en écriture mais je coupe le lien par la même occasion. Comme dans *South of Haunted Dreams*, qui est aussi une réconciliation avec le passé. Une fois que j'ai fait le voyage, que j'ai raconté tout ce qui m'est arrivé, je peux pas-

ser à autre chose. C'est peut-être aussi ce qui explique pourquoi je suis en France : ici je ne suis pas bombardé tous les jours par le racisme américain. Le racisme en France existe également, mais il ne m'atteint pas sans cesse.

**Vous parlez d'amnésie. Pourtant vous portez un t-shirt avec écrit « Je suis Emmett Till »...**

Je ne parle pas d'amnésie totale. Il faut garder un œil sur le passé mais pas les deux pieds dans le passé. Il ne faut pas oublier qui était Emmett Till, pour ne pas perdre de vue le lien entre Emmett Till et George Floyd, ou Emmett Till et mon père. On ne peut pas être lié au passé de façon négative. Si je peux envisager de brûler mes manuscrits, c'est parce que je sais qu'ils ont été écrits. Je peux donc m'en séparer. Le passé est en moi. Je n'ai pas besoin de garder de traces physiques du passé. Je sais qu'Emmett Till a existé, et je sais ce qui lui est arrivé. Mais je ne pouvais strictement rien faire en 1955 lorsqu'il est mort. Il faut vivre l'avenir avec Emmett Till sur son t-shirt.

**Vous dites que la colère n'est pas la vôtre mais celle de votre père. Auriez-vous pu vous tenir à distance de cette colère si vous étiez resté vivre aux États-Unis ?**

Je donne l'impression que je suis complètement paisible, patient mais il y a aussi une très forte violence en moi et je suis sûr que si j'étais aux États-Unis, elle ressurgirait. Par exemple, lorsque George Floyd a été tué par la police, si j'avais été dans la foule, si j'avais assisté à la scène, je serais intervenu, ce qui aurait peut-être conduit le deuxième policier à me tirer dessus. La seule façon d'éviter la mort de George Floyd aurait été de pousser le policier, et je l'aurais fait. Je ne suis pas politique, je suis plutôt physique. J'ai essayé de m'engager dans certaines campagnes électorales, avec mes moyens, c'est-à-dire un stylo. Mais la plupart du temps, on attendait de moi que je trouve de l'argent ce qui ne m'intéresse pas du tout. J'ai envie de construire un dialogue sur la question raciale. Je pense que ma façon de voir les choses peut le faire avancer. Il n'avancera pas sans moi ! Il y avait, je crois, dans *Jupiter et moi*, et *Native Stranger*, une autre manière de voir les





choses que les gens ont refusé d'entendre. Je refuse qu'on m'appelle un Afro-Américain. Je suis noir, je suis chauve, je suis vieux, je suis un vieil américain, un *Noiraméricain*, un chauve américain, mais en aucun cas un Afro-Américain. Le fait que des ancêtres lointains soient venus d'Afrique ne me touche pas vraiment. Cela ne se reflète pas dans ma culture, ma façon de vivre, de penser ou de parler. Je suis un Américain tout court. Me désigner comme un Afro-Américain est, à mes yeux, raciste. Cela signifie : vous n'êtes pas vraiment d'ici, vous venez d'ailleurs, et un jour ou l'autre, on va vous dire de rentrer chez vous. Après quatre cents ans, que sais-je de l'Afrique ? Rien, à part ce que l'on voit à la télévision. *Native Stranger*, qui raconte ma traversée de l'Afrique du Nord au Sud, était pour moi un voyage de réconciliation, un autre moyen d'exprimer le racisme des États-Unis. L'autre jour à Atlanta, huit personnes d'origine asiatique ont été assassinées. Ce qui me déçoit, c'est qu'aucun Noir ne soit descendu dans la rue pour protester, ne se soit dit que c'était son problème aussi. Après l'assassinat de Floyd, beaucoup de personnes qui n'étaient pas noires ont manifesté. Toutes les minorités, tous ceux qui sont opprimés, doivent se réunir pour changer les choses.

### Êtes-vous confiant ?

Oui, mais ça c'est un problème personnel. Je reste optimiste malgré tout ce qui se passe. Je suis sûr que Donald Trump aura été un des meilleurs présidents, celui qui a exposé tous les maux de la société et de la culture américaines. Soit on fait quelque chose, soit on meurt. Le problème reste évidemment ses 75 millions d'électeurs.

### Quelle est la dimension politique de votre œuvre ?

Mon désir est avant tout d'avoir une belle vie et le moteur de cette belle vie est la littérature. Je n'ai pas besoin d'écrire. J'écris parce que c'est mon métier. Je pourrais me contenter de lire. Mais puisque j'ai un certain talent en tant qu'écrivain, pourquoi ne pas écrire aussi ? Changer le monde est ma raison d'écrire. Je sais, grâce aux réactions de mes lecteurs, que j'ai déjà changé des choses. Avec dix mille exemplaires vendus, ce n'est qu'une petite goutte, mais c'est déjà ça. Ce n'est pas entrer en politique. Si je devais

entrer en campagne électorale, je dirais tout de suite que je ne suis pas là pour gagner l'élection mais pour changer le propos. Le peu d'ambition que j'ai, c'est de rester dans cette maison pourrie, avec mes voisins qui débarquent quand je ne les attends pas, être au centre du monde, manger un peu trop, boire beaucoup trop, et m'amuser autant que possible.

### Une amie dans *Harlem* vous dit que chaque fois que vous avez eu l'occasion de réussir, vous avez choisi d'échouer. En quoi avez-vous choisi d'échouer ?

Pour construire un vrai succès, il faut s'investir. Je préfère rester dans ce bled de nulle part à ne faire que ce que j'ai envie de faire. Publier un livre, pour moi, c'est suffisant. Je veux bien en faire la promotion mais je ne vais pas chercher à tout prix comme certains de mes amis écrivains, à intervenir dans des universités, etc. C'est vrai, j'ai parlé de temps en temps dans des universités aux États-Unis, de littérature noire américaine, j'ai aussi parfois donné des cours de *creative writing*. De temps en temps mon nom surgit, quand on a besoin d'un Noir francophone qui va venir parler de la bouffe. C'est moi, Eddy Harris. Peut-être me choisissent-ils aussi parce que j'ai une façon d'être qui est différente de celle des autres profs, plus sérieux. Quoi qu'il en soit, je choisis ce qui est important pour moi. C'est ainsi que mes parents m'ont élevé : fais ce que tu aimes faire, fais-le pour toi, mais fais-le du mieux que tu peux.

### Dans *Jupiter et moi*, vous racontez que votre père, lui, travaillait énormément, avait plusieurs boulots...

Oui, j'ai vu à quel point il a raté quelque chose avec sa famille. Il n'était pas souvent avec nous. Ce qui n'était pas plus mal d'ailleurs : plus rapide que mon frère, je récupérais toujours sa part de gâteau. Je sais que mon père était conscient de ce qu'il ratait, car plus âgé, il le disait. Mais il a fait tout ça pour nous, et pour que ma mère puisse rester à la maison et avoir tout ce qu'il n'avait pas. C'est ce qui explique mon souhait de ne pas rester cloué à un boulot simplement pour gagner de l'argent. Le seul bien que j'ai, c'est le temps que je veux pouvoir partager avec mes amis. Je ne peux pas leur prêter d'argent mais si l'un d'entre eux a besoin de moi, je suis toujours là.



**En parlant d'argent, comment avez-vous fait pour vivre à Paris, à l'époque de *Paris en noir et black* ?**

Après la publication des autres livres, j'avais quelques sous. Si je vis à Pranzac, c'est parce que la vie à Paris est très chère. Si j'avais de l'argent, je vivrais à Paris. Ce n'est pas seulement la meilleure ville au monde pour moi. C'est la meilleure ville au monde, tout court.

**D'où vient votre goût pour les marchés parisiens ?**

Je dirais les marchés en général. La première chose que je fais quand je suis dans un petit bled, en Afrique par exemple, c'est d'aller au marché. Ils renvoient à ce qui est fondamental dans la vie humaine : la bouffe, liée à nos cultures.

**Des marchés parisiens, vous dites qu'ils vous « transportent dans une époque magique nichée dans la mémoire ou l'imagination ».**

Oui, ils me transportent d'une certaine façon vers le passé, une façon de vivre plus naturelle dont je suis nostalgique car même si je suis amnésique, j'aime le passé. C'est pourquoi je fuis les supermarchés. J'aime qu'il y ait un lien entre moi, ce que j'utilise, et la personne qui l'a fabriqué. Cela revient beaucoup plus cher mais c'est fondamental, cela apporte une touche de sa vie à la mienne.

**Pourquoi accordez-vous autant d'attention dans vos livres à décrire ce que vous et les autres mangez ?**

Il y a deux choses dans une culture et dans une rencontre qui rapprochent les gens : la langue et la bouffe. La première chose que j'ai faite quand je suis arrivé au Sénégal a été de tomber dans une marmite débordante de riz, de poisson et de plein d'autres aliments inconnus, de manger avec la main. Cela m'a tout de suite lié aux gens. Par ailleurs, Jim Harrison était mon héros. J'aimerais comme lui goûter les vins de tous les domaines de côtes-du-rhône. Si je parlais de boire une bonne bouteille de cognac en brûlant mes manuscrits, c'est pour avoir une expérience globale.

**Vous documentez-vous beaucoup pour écrire vos livres ?**

Pas trop pour *Mississippi solo*, excepté pour des détails techniques comme les écluses. Mais pour les autres livres, oui, beaucoup. Quand j'ai écrit *South of Haunted Dreams*, j'ai consulté pas mal d'ouvrages traitant des questions raciales aux États-Unis. Pour *Paris en noir et black*, je me suis renseigné sur les auteurs noirs à Paris, pour *Harlem*, sur l'histoire de ce quartier. Quand j'ai voulu écrire un livre sur la guerre en ex-Yougoslavie, je me suis aussi pas mal documenté. Mais j'ai renoncé à ce livre. C'est maintenant trop lointain. Je m'y suis rendu pendant la guerre pour témoigner, mais je n'ai jamais trouvé de fil conducteur. Je refuse de n'être qu'un Américain traversant la Yougoslavie à feu et à sang.

**Dans *Jupiter et moi* vous dites avoir découvert que l'existence de votre père a été gouvernée par la peur. Vous surnommez votre père « Jupiter », le Mississippi est aussi qualifié de « plus terrible qu'un dieu ». Diriez-vous que dans vos livres, vous vous attaquez à vos peurs ?**

Possible, mais pas explicitement. Moi je dirais que je n'ai pas peur. Appelez mon frère et demandez-lui s'il a peur de mon père. Il vous dira que oui, même dix-sept ans après sa mort. Ces images expriment l'idée que la personne et le fleuve sont tellement grands dans nos esprits que cette peur ou ce respect existe toujours. J'avais effectivement peur de mon père quand j'étais jeune, mais quand mon frère et moi sommes arrivés à l'âge adulte, il a voulu effacer cette peur que nous avions de lui, en nous montrant à quel point il nous respectait parce qu'il nous considérait comme plus intelligents que lui. C'était une personne incroyable. Un homme très simple, pas forcément affectueux, mais avec une façon formidable d'élever ses enfants. Quand j'observe mes amis, qui viennent des quartiers noirs, où la peur était palpable entre fils et pères, je constate qu'ils continuent à avoir peur, alors que chez mon père il y a eu une évolution.

**Il a réussi à vous libérer sans vous faire porter le poids de la libération ?**

Je vais vous raconter un épisode marquant qui



n'apparaît pas dans *Jupiter et moi*. Tout en menant une vie indépendante, j'habitais toujours chez mes parents. Nous étions très complices. Mais le jour où j'ai quitté IBM, j'ai vu que mon père était déçu. Pour lui, c'était un boulot bien payé, la retraite assurée. J'avais retrouvé un job dans un journal à Saint-Louis, mais qui ne me plaisait pas non plus. J'avais donc décidé de repartir en Californie où j'avais fait mes études et où j'avais des amis, pour travailler dans le cinéma. Bien décidé à partir, j'avais peur de l'annoncer à mon père. Il avait pris sa retraite mais comme d'habitude, il continuait à travailler. Je suis allé le voir à son boulot, ma voiture était remplie de toutes mes affaires pour aller en Californie et je craignais vraiment sa réaction. Je n'oublierai jamais la façon qu'il a eue de me soutenir à ce moment-là. Il m'a simplement demandé si j'avais besoin d'argent. Je m'attendais à du rejet, à au moins un peu de résistance. Je sais qu'il pensait que j'avais fait le mauvais choix. Mais par son attitude, il me disait : « Est-ce que je peux t'aider à faire ce que tu as vraiment envie de faire ? »

### **Sacré personnage que votre père ! Auriez-vous hérité de sa complexité ?**

Nous sommes tous complexes, pleins de nuances. La question est plutôt de savoir si j'ai le même recul que lui. Son évolution est sans doute aussi liée à ma mère qui l'a adouci. Les deux venaient de milieux complètement différents. Lui, c'était un pauvre mec d'un milieu d'agriculteurs du Tennessee qui s'étaient enfuis de nuit après avoir volé des équipements aux Blancs. Ma mère, elle, était la petite fille d'un gangster, lié à la Mafia, tellement riche qu'il ne s'est même pas rendu compte de la Grande Dépression. Il nourrissait tout le monde dans le quartier. C'est peut-être l'association de ces deux êtres très différents qui a débouché sur notre éducation si éloignée de celle des autres enfants du quartier. Tout en étant très sérieux et prévoyant, boulots, retraite, il était fou, mon père. C'était le clown de la famille quand nous nous réunissions les dimanches, lors des fêtes de Noël ou de Thanksgiving. Moi, j'étais souvent l'objet de ses querelles.

### **Vous parlez souvent de son plaisir à raconter des histoires. Pensez-vous que cela ait**

### **influé sur votre vocation d'écrivain ?**

Je pense. C'est un héritage possible. Il avait en effet une sœur qui voulait être écrivaine, mon frère écrit lui aussi, et j'ai un cousin qui a publié quelques romans. Donc dans la famille nous sommes plusieurs à nous voir comme écrivains, raconteurs.

### **Pourquoi avez-vous écrit plutôt sur votre père que sur votre mère ?**

C'est une bonne question. Je crois que c'est parce que je connaissais ma mère, j'étais toujours avec elle, je n'avais aucune raison de chercher à savoir qui elle était. Mon frère et mon père étaient très fusionnels, et ma mère et moi l'étions de notre côté. Nos parents disaient qu'ils ne faisaient pas de différence entre leurs enfants, mais que j'étais le fils de ma mère et mon frère le fils de mon père. Si j'ai écrit sur mon père c'est parce que j'ai eu envie de le comprendre, de m'approcher de l'inconnu.

### **Vos parents vous ont permis de faire des études. Qu'avez-vous étudié à Stanford ?**

Le tennis. J'étais le gars qui dort tout en haut de l'amphi. Je n'étais pas le meilleur étudiant au monde. J'étais boursier, j'avais emprunté, comme tout le monde maintenant, et j'en suis sorti avec des dettes. Mais c'est une excellente université, la meilleure peut-être au monde.

### **On y trouve beaucoup d'écrivains, on pense à Tobias Wolff.**

C'était mon prof de *creative writing* quand j'étais là-bas : il m'a conseillé d'acheter des outils et de devenir plombier !

### **Comment avez-vous réagi ?**

Comme avec tous ceux qui veulent que je fasse autre chose que ce que j'ai envie de faire. Je ne dis rien. Je leur laisse penser ce qu'ils veulent et moi je vais mon chemin. Bien des années plus tard, quand Toby est devenu un écrivain renommé, je me suis retrouvé dans un festival à Key West où j'étais censé le présenter au public avant son intervention, et j'ai raconté cette histoire. Il a rigolé, mais il n'en avait pas le souvenir. À l'époque où il m'avait dit cela, il n'était pas encore le grand écrivain reconnu, mais un étudiant en Master. C'était peut-être même avant la pu-









blication de son premier livre. Beaucoup d'écrivains connus aux États-Unis terminent leurs écrits pendant qu'ils sont profs dans des universités. On les paie pour les aider à écrire.

**Vous avez suivi des cours de *creative writing*. Ont-ils été déterminants dans votre volonté d'écrire ?**

J'ai pris des cours d'écriture pour apprendre à écrire des scénarios. Je voulais faire du cinéma plutôt que des livres. Mon agent à San Francisco me disait que mes scénarios se lisaient comme des romans. Je suis venu en France pour travailler avec un cinéaste à Paris. Il voulait faire le scénario d'un livre dont il avait acheté les droits. Quand je ne travaillais pas pour lui, je marchais le long de la Seine, avec un stylo et mon carnet. Je prenais un café. C'est là que j'ai commencé à écrire des nouvelles. Quand je suis rentré aux États-Unis, j'ai découvert que ni mes nouvelles ni ma poésie ne marchaient. J'ai finalement décidé d'être romancier. Certaines personnes sont bonnes pour le sprint, moi je suis un marathonien. Je suis retourné en France, j'ai pris un appartement dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement et j'ai écrit tous les jours. Je terminais un livre, j'essayais de le vendre et j'en commençais un nouveau. Dans les années quatre-vingt, j'étais très discipliné : j'étais devant ma machine à écrire tous les jours de neuf heures à quinze heures. Ce sont ces heures d'écriture que j'ai passées à Paris qui ont été déterminantes, pas le *creative writing*.

**Aux États-Unis où l'on compartimente énormément, dans quel rayon trouve-t-on vos livres ?**

On me trouve en « littérature noire », ou « de voyage », ou encore en « autobiographie ». Même dans la catégorie « gay et lesbienne » parfois, parce que j'ai un homonyme, ce qui est un avantage car c'est plus vendeur ! Dans les essais aussi. Je ne suis pas vraiment classable. Ce qui veut aussi dire que les gens qui me cherchent ne savent pas où me trouver.

**Vous avez parlé de la simplicité de l'écriture qui aurait été l'une des causes du succès de *Mississippi solo*. Cette simplicité est-elle un choix de votre part ?**

Je ne pense pas être assez sophistiqué pour faire des choix quand j'écris. J'écris comme je parle, je suis comme je suis. Il n'y a pas de tentative de manipulation du lecteur. J'ai simplement une histoire à raconter et je vais le faire le mieux possible. Maintenant je suis plus conscient des baisses de rythme dans l'histoire, mais pas forcément de la langue et du style que j'utilise.

**Est-ce une volonté de toucher plus de gens ?**

Non. Quand je donne des cours de *creative writing*, je dis qu'il faut toujours avoir le lecteur en tête quand on écrit. Et, moi, je ne l'ai jamais quand j'écris. Faites comme je dis, pas comme je fais.

**Alors pourquoi dire ça aux étudiants ? En quoi cela peut-il aider à écrire ?**

Les gens ont des complexes, ils disent qu'ils ne peuvent pas écrire. Je dis aux étudiants qu'écrire une histoire, c'est comme en raconter une dans un bar à quelqu'un. Au moment où on ne t'écoute plus, cela veut dire que tu deviens banal ou ennuyeux, qu'il faut arrêter ou introduire autre chose. Si tu as le lecteur en tête, tu essaies de l'engager, et je pense que c'est important. Mais moi je m'en fous du lecteur, je veux qu'il me lise. Égoïste que je suis, je n'écris pas pour lui plaire, mais pour que ça me plaise, en espérant que deux cent cinquante millions de personnes vont être d'accord avec moi.

**Dans *Paris en noir et black*, vous vous intéressez à la condition des immigrés en France.**

Lors de mon voyage en Afrique, j'ai pu mesurer à quel point la France était importante pour les Africains. Pas seulement parce qu'elle les avait colonisés, mais parce que, pour eux, la France était un lieu magique, comme elle a pu l'être pour moi quand j'avais douze ou treize ans. Pour moi, Paris a été l'Éldorado, mais je me suis rendu compte à quel point ce n'était pas le cas pour tout le monde. J'ai commencé alors à me pencher sur la vie des Noirs en France. La réussite accessible à un Américain – noir par ailleurs – ne l'était pas pour tout le monde. Quand les





policiers me contrôlaient, je voyais bien qu'en sortant mon passeport américain, leur attitude changeait. Je me suis donc intéressé à la condition des immigrés de couleur, extra-européens, parce que j'y voyais des différences avec la mienne, mais aussi des points communs.

**Vous écrivez dans *Paris en noir et black* que l'immigration ou la vie ressemblent à un bal masqué : nous dissimulons quelques-unes de nos spécificités, pour nous fondre dans la masse. Qu'avez-vous dissimulé comme élément de votre individualité en quittant les États-Unis et en venant vivre en France ?**

J'ignore si je suis plutôt dans le camp de l'assimilation ou dans celui de l'intégration, dans la salade de fruits, ou dans le *melting pot* ! Je pense que nous restons des individus, mais nous changeons tout le temps au contact des autres saveurs qui se trouvent avec nous dans la soupe. On peut rester plus facilement africain en France aujourd'hui, ne pas perdre le contact avec l'Afrique, mais pour les *Noiraméricains*, il me semble impossible de se dire « Afro » parce que les liens ont été coupés. Nous avons échangé les États-Unis contre l'Afrique. J'ai lu hier un article dans le magazine de Stanford, sur la nourriture des Noirs. On y parle des gens qui ont un peu honte de la *soul food* car c'était la nourriture des esclaves. Mais c'est bon, la *soul food* ! J'adore ça ! Peu importe qui la mangeait il y a cent ans ou plus. Les émigrants africains ont apporté aux États-Unis certaines traditions qui ont changé la façon de manger des *Noiraméricains*, ce qui a aussi changé la façon de manger des Blancs. On prend les ignames de l'Afrique, ou les carottes pour faire des sortes de *sweet potatoe pies* à l'africaine, et on mélange ça avec les épices utilisées par les Blancs pour faire quelque chose de différent. Cette rencontre de cultures fait qu'il n'y a pas de pureté dans le monde. On est tous affectés par les autres culinairement, culturellement, musicalement... En venant ici, j'ai sans doute perdu une façon de voir à l'américaine, globalement obsédée par l'argent. Je l'ai échangée contre une vie beaucoup plus tranquille. Sans pour autant tomber dans le cliché de la vie parisienne, où les heures passent avec un jour-

nal et un café. Je suis devenu plus français, plus socialiste, plus communautaire, au sens où je me sens appartenir à une soupe formée de tous mes voisins – et pas seulement de mes voisins noirs – où nous devons nous aider les uns les autres. On perd et on gagne toujours quelque chose.

**Votre phrase dans *Paris en noir et black* parlait de dissimuler, de cacher volontairement ses spécificités pour se fondre dans la masse. Auriez-vous dissimulé un aspect de vous pour mieux vous fondre en France ?**

Peut-être le fait de tout envisager selon la question raciale. J'avais un ami ici, Jean-Jacques, qui est mort. Il m'appelait tout le temps « le Suédois », ce qui pourrait être considéré comme un peu raciste. Mais, le connaissant bien, je savais que c'était dit avec amour, que c'était une forme d'humour, donc je ne réagissais pas. Il y a aussi des gens qui m'appellent « le grand Black ». Si je devais réagir à tout ce qui m'arrive, je passerais mon temps à me disputer avec tout le monde, ce qui serait non seulement antisocial mais aussi antipathique. Aux États-Unis, si j'entends le mot « nigger », je réagis. En Alaska, je jouais au billard dans un bar où un mec utilisait ce mot. Je lui ai demandé d'abord poliment, gentiment, d'arrêter. Il a continué, et finalement j'ai dû le menacer avec ma queue de billard. Pour lui, les Noirs le disaient – ce qui est vrai – donc pourquoi pas lui ? Mais moi, je ne veux pas entendre ce mot prononcé, même par des Noirs.

**Dans *Mississippi solo*, vous écrivez : « Le racisme, évidemment que ça existe, je suis au courant. Mais ses effets et ses conséquences dépendent autant des réactions que des actes. » Quelles réactions et quels actes peuvent diminuer ses effets et ses conséquences ?**

Jean-Jacques a continué à m'appeler « le Suédois » des années après notre rencontre. On est restés de grands amis jusqu'à sa mort. Si la première fois je m'étais mis en colère, les autres voisins auraient peut-être été beaucoup moins ouverts avec moi qu'ils ne l'ont été. Je ne réagis que si le moment





le mérite. Or l'expression de Jean-Jacques, qui était un peu un clown, n'était pas du tout blessante. Il faut toujours avoir du recul sur ce qui arrive et déterminer si c'est méchant ou pas, accidentel ou pas. Dans *Mississippi solo*, je raconte comment un mec dans le Wisconsin fait un jeu de mots sur *rat river/rat nigger*. J'ai trouvé un moyen de lui montrer mon déplaisir sans pour autant me mettre dans une situation difficile en le blessant à mon tour : je ne le connaissais pas, je ne savais pas qui étaient ses amis. Il faut savoir temporiser dans certains cas, ce qui nécessite une certaine maturité. En septembre, en Californie du Sud, un jeune Noir a traversé en dehors des clous. Deux flics l'ont vu. On a l'enregistrement de leur discussion dans la voiture. L'un d'eux voulait laisser tomber, mais l'autre pensait qu'il fallait montrer qui avait le pouvoir. Ils ont voulu arrêter le jeune gars. Il a résisté, et finalement les deux flics l'ont tué. Pour rien. Aux États-Unis, je me suis souvent fait arrêter pour avoir refusé de montrer mes papiers, parce que selon la loi je n'ai pas à le faire. Je suis toujours resté tranquille. Une fois, j'ai juste dit à un flic noir qu'il devrait avoir honte, et peut-être que maintenant, il a honte à cause de moi.

**On retrouve ce calme quand, dans Harlem, vous croisez des jeunes dans le métro ou quand vous en dérangez d'autres qui occupent toute la largeur d'un trottoir. Vous leur faites face, mais en essayant de les toucher par les mots.**

On ne sait jamais quelle va être la réaction de l'autre, mais pour rester fidèle à moi-même, il faut que j'agisse. Sans me mettre en danger pour autant. Si quelqu'un frappe une autre personne, il faut au moins que je lui fasse savoir que je le vois, comme je le raconte dans le livre.

**Vos livres reflètent cette nécessité d'être fidèle à ce que vous êtes.**

Oui. J'ai besoin de changer le monde, mais en me mettant dans les chaussures d'une autre personne. Pour montrer aux lecteurs – si j'en ai – que la vie des autres est importante pour moi. Et il ne faut pas oublier le rôle de la chance. Que j'aie un passeport américain est un accident de naissance, donc

quand on me demande si je suis fier d'être américain, la réponse est non. Heureux d'être américain ? Oui. En construisant ma vie, je détermine ce que je suis, ce que je fais, et pour être fidèle à cette personne, il ne faut pas que je sois passif. Les livres naissent de cette nécessité, de cette façon de vivre. Vivre la vie des autres, voilà ce que je voulais faire dans Harlem.

**Mais vous avez du mal à être vous-même à Harlem au début, avant de comprendre que vous deviez rester tel que vous étiez.**

Au début, je voulais vraiment me fondre dans la foule. Je croyais devoir redevenir le Noir stéréotypé : écouter du rap, manger du poulet frit... Et là je perdais qui j'étais. Mais je ne voulais pas dissimuler mon identité, donc à Harlem, je me suis mis à porter des pantalons de soie blancs. Et dans la rue à Harlem, avec un pantalon de soie blanc, on te remarque. En France non plus, je ne cherche pas à me dissimuler. J'essaie d'adopter beaucoup d'habitudes françaises : la nourriture, mon béret, le vin... tout en appréciant les choses que j'apprécierai aussi si j'étais dans un autre pays.

**Ce retour à Harlem, était-ce un voyage tel que celui de la descente du Mississippi ?**

Non. D'abord, parce que c'était mon quatrième livre, et je savais qu'à la fin de mon séjour d'une année – qui a duré deux ans –, j'allais faire ce livre. Je cherchais tout le temps un fil conducteur, celui que je n'ai pas trouvé en Yougoslavie. Me fondre dans la foule n'était pas vraiment possible, parce que j'ai eu une éducation, une expérience et une connaissance du monde que les autres habitants d'Harlem, dans mon bâtiment par exemple, n'avaient pas, pas plus que des pantalons en soie ! Sans parler de savoir qu'à tout moment je pouvais partir si c'était trop difficile. Dans le même registre, en France, je reste un Américain. Mon but est de me faire accepter pour ce que je suis dans les situations où je me trouve. Je pense que c'est beaucoup plus important que de dissimuler qui je suis. Plutôt qu'accepter, il faudrait peut-être dire « tolérer », mais je déteste ce mot. Accepter est sans doute le bon mot : je suis là dans cette maison pourrie, les volets fermés, mais tant pis, accepte-moi ou pas.



**Les pantalons en soie, ce n'était pas une provocation ?**

C'est devenu une provocation, mais ça n'en était pas une au départ. Avec ou sans pantalon en soie, j'étais l'étranger du quartier. Comme pendant mon voyage en Afrique : à chaque instant, bien que noir de peau, tout le monde sentait que je n'étais pas du coin. Au Sénégal, ils pensaient que je venais de Mauritanie ou de Gambie. Au Congo, que j'étais du Rwanda. Ici, à Pranzac, même les gens qui ne me connaissent pas et qui passent en voiture sentent une étrangeté, une bizarrerie. Je ne pense pas pouvoir me cacher : je suis grand, j'ai un aspect un peu déroutant, le crâne chauve et quand mes cheveux sont longs, ils partent sur les côtés comme ceux de Bozo le clown. Donc pourquoi essayer de me cacher ?

**Mais Harlem aurait-il pu être votre quartier ? Ce retour n'est-il pas le retour vers un monde dont on vous a éloigné ?**

Avec mon école britannique un peu snob, je n'étais en effet plus de mon quartier. Au bout d'un moment, je n'y connaissais plus personne. L'école était loin, je finissais à cinq heures du soir et j'avais ensuite une montagne de devoirs à la maison. Contrairement à mon frère, je ne passais pas mon temps dans la rue avec les copains du coin. Ils se moquaient de moi parce qu'ils savaient que j'allais dans une école où il fallait être intelligent. Je m'en fichais parce que j'avais un nouveau groupe d'amis. Dans la communauté noire, les gens qui voulaient avancer un peu, s'éduquer, lire, étudier, on les traitait comme s'ils voulaient être blancs. Ils m'insultaient quand j'allais à mon arrêt de bus, le matin. Un Noir qui voulait quitter le quartier, ne pas être comme eux, c'était une trahison. Donc forcément, avec mes pantalons de soie, je voulais montrer que, même si je connaissais les expériences des habitants de Harlem, j'étais un peu différent.

**À quel moment de votre vie la réflexion sur l'identité noire est-elle née ?**

Peut-être la première fois où je suis allé à l'opéra et où, en regardant autour de moi, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas de Noirs. Je savais à quel point j'aimais l'opéra, mais je me suis demandé si c'était un truc dont les Noirs étaient exclus ou auquel ils avaient un accès limité. Pourquoi, moi, j'ap-

précie l'opéra ? Des profs m'ont montré le monde. Des moines bénédictins anglais, des scientifiques anglais, quelques Américains, un univers entièrement masculin. Les moines parlaient même de leur vie sexuelle avant leur entrée dans les ordres. Des prêtres qui avaient fait la guerre parlaient de l'envie de tuer quelqu'un... On voyait un autre aspect de la prêtrise. C'était une vraie ouverture au monde, dont je n'avais aucune connaissance avant.

**La question de la littérature pour un écrivain noir passe-t-elle forcément par la question raciale ?**

Dans l'édition, on s'attend à ce que les écrivains noirs en parlent. Mon agent new-yorkais m'a dit l'autre jour que c'était un bon moment parce que les éditeurs cherchaient des voix noires. Pas ma voix noire, mais des voix noires.

**Maintenant que vous vivez en France depuis longtemps, la notion de race vous paraît-elle pertinente ?**

Je pense, et pas seulement parce que je vis en France, que la notion de race est absurde. Et en même temps qu'elle est vraie, qu'elle a des conséquences. Avec mes voyages, j'ai vu combien ce n'était pas seulement une question de couleur : en Afrique, c'est une question tribale. On peut manipuler cette question raciale, on peut discriminer n'importe qui. En Irlande du Nord, c'est Blancs contre Blancs. Officiellement, pour une question de religion, alors que c'est une question de pouvoir.

**Que cherchiez-vous dans votre voyage dans le Sud des États-Unis à moto, raconté dans *South of Haunted Dreams* ?**

Le manuscrit de *Mississippi solo* a d'abord été rejeté partout. J'ai reçu cinquante-cinq lettres de refus. J'ai alors pensé qu'il ne trouverait jamais de maison d'édition et je l'ai mis de côté. Grâce à Calhoun, que j'avais rencontré sur le Mississippi, j'avais commencé à pêcher à la mouche, et j'ai proposé à une petite maison d'édition à New York un nouveau livre sur la pêche en Écosse, parce que je voulais voyager en Écosse, pêcher, faire un livre et être payé pour. Ils ont répondu « Non, merci ! », mais ils m'ont dit de leur proposer des textes. Je leur ai donc envoyé quelques









chapitres de *Mississippi solo*, puis je suis parti au Guatemala. Quand je suis revenu, il y avait une lettre demandant la suite du livre. Je la leur ai envoyée et je suis parti au Mexique. À mon retour, c'était la panique totale : ils voulaient signer le livre et le publier le plus vite possible. Publié, le livre fait un certain bruit aux États-Unis. D'autres maisons d'édition sortent du bois en me demandant pourquoi je ne leur ai pas donné la possibilité de le publier. Je leur ai montré mes cinquante-cinq lettres de refus. Finalement une éditrice d'une grande maison m'a demandé ce que je comptais faire après. Sans réfléchir, j'ai répondu : « Je pars en Afrique ». Au retour, je lui donne le manuscrit de *Native Stranger* mais elle ne l'aime pas, parce que ce n'était pas un récit de voyage ordinaire. Ils ont donc annulé le contrat, et mon agent a trouvé une nouvelle maison d'édition, Simon & Schuster, qui avait un bureau à Washington. J'y suis allé à moto. Lors de la conversation avec la nouvelle éditrice sur *Native Stranger*, elle m'a demandé ce que j'allais faire ensuite. Ma moto était garée en bas, je lui ai répondu : « Un tour du Sud à moto ! ». Elle a signé les deux livres comme ça. En faisant le voyage, j'ai pu passer du temps à moto et satisfaire cette improvisation éditoriale. Et je n'avais jamais fait de moto avant.

**Vous parlez de la solitude dans *Mississippi solo* et dans *Harlem*. Quel est votre rapport à la solitude ?**

J'adore les gens mais aussi la solitude. Dans cette maison, avec les volets fermés, sans télé, je suis tranquille, je ne m'ennuie jamais. Je trouve toujours quelque chose à faire, ou je ne fais absolument rien. J'aime être seul : je peux lire, écrire, chanter même. Faire la cuisine, c'est la fête aussi.

**Qu'avez-vous retiré de ce voyage dans le Sud ?**

Finalement, quand j'ai décidé que j'allais vraiment faire un livre sur le voyage, c'était pour voir ce qu'un Noir – un peu comme dans le canoë, visible, vulnérable – allait rencontrer pendant une année de vadrouille. Le problème avec ce genre de livre, c'est qu'il n'avait ni début ni fin. Le Mississippi oui. L'Afrique, j'ai commencé en Tunisie, j'ai terminé en Afrique du Sud. Je suivais le vent. Je ne sais jamais ce que je vais

faire en partant. Là, pour *South of Haunted Dreams* je ne savais même pas ce que j'avais en revenant. C'est seulement en écrivant que j'ai décidé de faire ce livre ainsi. Il est le résultat du voyage mais aussi de la musique que j'écoutais, des histoires de mon père, quand il me parlait de son cousin pendu par des lyncheurs. Je voulais savoir ce qui allait m'arriver, à moi, en faisant ce voyage. Y avait-il un moyen de me réconcilier avec le Sud ? Quand j'étais jeune, nous allions voir une sœur de mon père qui habitait en Floride. Quand nous traversions le Mississippi et l'Alabama, j'avais peur. Une peur du Sud. J'ai voulu m'y confronter. Était-ce le Sud des années soixante, des lyncheurs, de la ségrégation violente, de George Wallace ? Ou pouvais-je trouver autre chose sachant qui je suis ? J'ai évidemment trouvé autre chose. Avec moi, les gens sont plutôt sympas.

**Depuis le début de l'entretien, vous employez le terme « réconciliation ».**

C'est dommage que je ne sois pas plus lu. Au lieu de dire que nous sommes noirs, blancs, et de réagir comme un élément du groupe, il faudrait se comporter comme des personnes uniques. Un livre comme celui-ci, qui parle de rencontres, peut faire avancer le débat mais aussi modifier le comportement d'un pays. C'est ce qui me tient à cœur. À Wilmington, en Caroline du Nord, je ne sais pas ce que je faisais dans un magasin de bateaux, mais j'ai bavardé avec le patron et lui ai dit que j'étais écrivain. Il s'est souvenu que sa grand-mère lui avait donné un livre sur un Noir qui avait fait un voyage sur le Mississippi. Bizarre... À la fin de la conversation, j'avais les clefs de chez lui, les instructions pour trouver la maison, le frigo, les bières, la nourriture... Une simple conversation où j'avais expliqué que j'étais fatigué, peut-être que j'avais demandé un endroit où dormir. Je ne sais plus. Mais il m'a donné ses clefs, et dit que je pouvais me mettre dans le hamac en attendant qu'il arrive. Pourquoi moi ?

**Nous pouvons avoir l'impression que votre œuvre est rythmée par ces mouvements : partir et revenir. Partir et revenir sur le Mississippi, retourner à Harlem. Dans *Jupiter et moi*, vous revenez vers**



**vosre père...**

Pas le retour, le départ. Je pars, et je deviens une autre personne, comme à la fin de chacun de mes voyages.

**Dans *Jupiter et moi*, vous dites, amusé, lors d'une émission télé, que vous avez été lésé par votre bonheur, que vos parents n'ont rien fait pour votre œuvre parce que vous avez été trop heureux. Peut-on dire également que ce bonheur vous a permis d'écrire comme vous avez écrit ?**

Je pense que je suis malheureux à cause de tout ce bonheur. Pour écrire il serait préférable que je sois un puits de douleur. Quand je veux fabriquer de la douleur, de la peine, ou de la colère, c'est toujours la colère d'une autre personne. Mes parents m'ont donné trop de bonheur.

**Faut-il être malheureux pour faire une grande œuvre ?**

C'est une hypothèse. Prenez un écrivain qui écrit des choses sérieuses : derrière lui se cache toujours une somme de souffrances. J'ai fait un film et un livre sur ma deuxième descente du Mississippi. Les diffuseurs et éditeurs qui les refusent disent chaque fois qu'il n'y a pas de conflit, pas de douleur. Aux États-Unis, surtout pour un Noir, le mieux est de faire un livre sur le ghetto où on a grandi, quand on a bien souffert dans sa jeunesse, conformément à ce qu'on suppose être la vie de tous les Noirs, faite de violence, de drogue... Puis on obtient une bourse pour l'université, un boulot dans un journal. La rédemption, on adore ça aux États-Unis. Et moi, où est ma rédemption ? Ma seule souffrance, c'est que mon frère me piquait tous les jouets.

**Dans *Mississippi solo*, nous avons relevé plusieurs références au divin. Parfois, c'est presque mystique. Quel est votre rapport à la religion ?**

C'est vrai, et ça peut même expliquer en partie le succès du livre aux États-Unis. Il y a quarante ans, j'étais un peu différent. Je sortais de l'école catholique et j'en étais imprégné. J'étais bien plus croyant que maintenant, mais peut-être que je le suis toujours. Si on me demandait de quelle religion je suis,

je dirais catholique. La dernière fois que je suis entré dans une église... eh bien c'était tout à l'heure avec vous lors de la séance photo. Mais tout ça n'a aucune importance dans ma vie. C'est la nature, grâce à *Mississippi solo*, qui est beaucoup plus importante qu'avant. J'ignore toujours les noms d'oiseaux, d'arbres, mais je passe beaucoup de temps en randonnée simplement pour être dans la nature. C'est un peu plus compliqué en France, mais aux États-Unis, dormir sous les étoiles en plein milieu de nulle part, c'est absolument formidable.

**Pourquoi avoir éprouvé ce besoin de refaire la descente sur le Mississippi ?**

À part le fait que je suis bête, je ne sais pas. J'étais à Montpellier pour « La Comédie du Livre ». Je déjeunais avec un ami écrivain qui m'a demandé ce que je prévoyais de faire. Je ne savais pas. Il m'a alors conseillé de faire le Mississippi une deuxième fois. Je lui ai dit que c'était impossible, qu'il avait perdu la tête. Puis j'ai un peu réfléchi, et je me suis dit que ce n'était pas une mauvaise idée. À la fin, c'était mon idée, et pas la sienne !

**Les conditions étaient-elles les mêmes ?**

Oui, en canoë, à la rame, avec ma toile de tente. Mais j'étais suivi de temps en temps par une équipe de tournage, ce qui a changé beaucoup de choses. J'ai écrit le livre pour parler des moments où l'équipe n'était pas là. Il est en train d'être traduit par Pascale Deschamps. Il était prévu qu'il sorte à la rentrée.

**Certains de vos livres n'ont pas été publiés aux États-Unis. Pourquoi ?**

C'est le cas de *Jupiter et moi* et *Paris en noir et black*. Si un auteur publie quatre livres et ne rapporte rien à son éditeur, celui-ci se fiche de sa carrière. Vingt-cinq ans après la publication de *Harlem*, ils ne savent même plus qui je suis.

**Quels sont les auteurs qui vous ont marqué plus jeune, et qui vous ont peut-être donné envie d'écrire ?**

Beaucoup m'ont marqué, mais aucun ne m'a donné envie d'écrire. Certains m'ont même donné l'envie de ne pas écrire. Quand j'ai lu pour la première fois *Les Raisins de la colère*, je me suis dit que je





ne pourrais jamais faire ça. Tellement beau, bien fait. Pareil pour Faulkner. L'écriture est venue parce qu'un de mes professeurs au lycée m'avait dit que j'avais la capacité d'écrire si je le voulais. En quittant le lycée, l'écriture n'était pas du tout dans mon collimateur. Je voulais être médecin. Quand j'ai vu le cursus scientifique, je me suis dit non merci. Après il y a eu le cinéma. Et c'est en écrivant pour ce mec à Paris que je me suis décidé à devenir un écrivain.

**Souvent des auteurs américains disent que si on écrit une page par jour, on a un livre à la fin de l'année. Est-ce que votre rythme de vie, à l'écart, vous permet d'écrire tous les jours ?**

J'écrivais tous les jours quand je n'étais pas publié. Mais maintenant, des gens comme vous viennent m'agacer pour faire des entretiens qui durent des heures... Avant, personne ne venait me parler, c'était simplement ma machine à écrire et moi. Et comme je le disais, je ne suis pas un écrivain qui a besoin d'écrire. Je ne meurs pas si je n'écris pas. Je suis tellement bien dans ma vie, dans ma peau, dans ce que je fais, que je manque d'ambition. Je pense que je suis pauvre parce que le Bon Dieu, s'il existe, sait que si j'avais beaucoup d'argent, je n'écrirais pas. Il y a beaucoup d'autres choses à faire dans cette vie. Et je les ferai. Si j'ai une occasion de boire un coup et de passer quelques heures avec vous par exemple...

**Nous avons du mal à vous croire. Vous écrivez des livres tellement intimes... Ils doivent prendre racine dans un besoin d'écrire, au moins pour vous.**

Vous avez tort. Après *Paris en noir et black*, si je n'avais pas déjà publié et si je n'avais pas dû trouver quelque chose à faire, je n'aurais plus écrit. C'est l'occasion qui m'a décidé. Après le voyage à La Nouvelle-Orléans, j'ai pensé à rendre hommage

à mon père. Mais l'hommage était déjà en moi, je n'avais aucun besoin de l'écrire.

**Vous écrivez assez facilement ?**

Un peu moins maintenant parce que j'ai plus conscience du lecteur. Je ne veux pas l'ennuyer avec toutes les histoires qui ne font pas forcément sens dans le livre. Je suis content d'avoir une bonne editrice qui sait couper.


**Pensez-vous être sorti du cycle autobiographique ?**

Avec l'histoire de Jim, un peu. Mais en fait non : le prochain livre va englober non seulement mon histoire personnelle mais aussi la question de l'immigration. Le titre de ce livre va être *Pourquoi moi ?* Et quand on se pose cette question, souvent c'est avec un œil négatif. Pourquoi la police m'arrête ? Pourquoi je suis pauvre ? Moi, je me demande ce que j'ai fait, ce que je suis pour attirer toujours la générosité de ceux que je rencontre. Est-ce que c'est vraiment pour les choix que je fais, ou simplement parce que la providence veille sur moi ? C'est ce que je vais explorer dans ce livre.

**Jupiter, c'est votre père, et vous seriez Apollon, solaire, poète. Ce n'est pas la foudre que vous déclenchez, mais le rayonnement.**

Je dis souvent que je n'ai pas d'argent, mais que je suis riche comme Crésus, je répands ma joie de vivre.

Propos recueillis à Pranzac le samedi 20 mars par J.-L. Bertini, C. Casaubon, G. Napoli, S. Omont, L. Roux.

 J.-L. Bertini

## BIBLIOGRAPHIE SUBJECTIVE

- Mississippi solo*, 1988 (Liana Levi, 2020).  
*Harlem*, 1996 (Liana Levi, 2007).  
*Jupiter et moi*, Liana Levi, 2005.  
*Paris en noir et black*, Liana Levi, 2009.